

Chapitre IV

MAI 2005

UN JOLI LOT DE CONSOLATION...

Le jeudi 19 août 2005, Gilbert et Bernard, quittent Dunkerque à 5 heures du matin.

Ils partent vers Hendaye en Diagonale de France. Ils disposent de 88 heures (3 jours et 16 heures) pour rallier la frontière espagnole distante de 1.050 km.

Mais dès le départ, un petit vent contraire se manifeste...

Ce zéphyr deviendra un marin, permanent, furieux, inflexible...

Il finira par avoir leur peau au bout de 650 km...

Maudit Zef !

En cette après-midi du samedi du 21 mai, je soigne une grande, une gigantesque fatigue dans une chambre douillette de l'hôtel du Cheval Blanc de Saint-Maixent-l'École, dans le département des Deux-Sèvres. Sur le lit voisin, mon compère Bernard somnole paisiblement. Nous avons abandonné en cours de matinée notre Diagonale de France Dunkerque-Hendaye, au kilomètre 76 de la troisième étape. Tués, écartelés, massacrés par une tempête de sud-ouest qui s'est acharnée à contrarier notre progression dès les premières heures qui ont suivi notre départ. Plus que les rares averses, c'est un vent soufflant en puissantes rafales, un zef sournois, violent, tourbillonnant, sans répit, qui a usé nos forces jusqu'à la limite de nos ressources.

Du moins, des miennes. Car il ne me semble pas que Bernard soit aussi fatigué que moi. Les claquements secs des drapeaux, bien perceptibles malgré la fermeture des fenêtres, devraient gommer les regrets qu'il pourrait avoir de ne pas avoir continué seul, dans cette tourmente...

Je ne suis pas vraiment déçu par ce premier échec qui valorise pleinement les seize réussites précédentes. Ce n'est pas facile une Diagonale de France et il aura fallu cet abandon pour que j'évalue pleinement l'amplitude du défi. Et comme je ne suis pas un homme à gémir sur mon malheur, je soigne ma lassitude en redessinant notre proche avenir. Nous devons atteindre Hendaye ce dimanche et gagner Périgueux par chemin de fer dès le lendemain. Notre projet était d'effectuer un retour sur nos terres bourguignonnes à bicyclette en suivant les chemins intimes de deux Rayons du Centre de la France : de Tourtoirac (à l'est de Périgueux) à Bruère-Allichamp, puis de Bruère-Allichamp à Prugny (à l'ouest de Troyes dans l'Aube).

Nous disposons donc de deux journées pour nous « refaire les jambes », en rejoignant Périgueux distant de deux cents kilomètres, à la pédale et en douceur, comme des vieux cyclos usés par le grand âge. Une bonne répétition en somme de ce que nous pourrons faire dans une grosse décennie...

Scrutant ces détestables cartes Michelin à couverture orange et aux échelles absurdes (1/175.000 en l'occurrence), je trace notre parcours de rattrapage.

Je pressens déjà que ces deux Rayons seront un joli lot de consolation...

Le réconfortant déjeuner à base d'un abondant buffet de crudités et d'une andouillette/frites de belle corpulence, une sieste gourmande, une promenade apéritive dans la tempête plus furieuse encore que la veille, un dîner galette/crêpe bretonnant, une bonne averse lors du retour vers notre refuge du Cheval Blanc et une belle victoire de l'OL sur l'OM (nous sommes davantage lyonnais que marseillais, même si notre cœur de Bourguignon est d'abord auxerrois) sont les principaux événements de cette imprévue journée à Saint-Maixent-l'École (des sous-officiers de l'armée de terre).

Extinction des feux vers 22h30 !

Les volets gémissent sous les rafales. Dans quelle galère ramerions-nous si nous avons continué notre chemin de croix ?

Dimanche 22 mai 2005

De Saint-Maixent-l'École (2-Sèvres) à La Rochefoucauld (Charente)

100 km et 695 m d'élévation

Nuit entrecoupée de longs intervalles d'insomnie, de cogitations vaines, d'hypothèses absurdes et de projets incertains avec un réveil difficile vers 7h00. La fatigue est toujours là, comme le vent qui fait gémir les persiennes. Nous traînassons et c'est bien agréable après le stress des jours précédents. Petit déjeuner à 8h00, préparation de paquets de vêtements sales à destination de nos épouses, y compris les ponchos, car la météo des jours à venir annonce du vrai beau temps, chargement de nos mules et départ en douceur vers 9h00.

Le temps est gris, froid et humide. De sombres nuages courent vers le nord-est et nous envoient de temps à autre quelques menus crachins, histoire sans doute de nous tenir éveillés. Le vent est toujours aussi hargneux, mais beaucoup moins gênant car notre direction est désormais sud-ouest. Et puis nous avons tout notre temps...

suite du récit en page 77...

Lanterne des morts

Une origine lointaine

L'expression « **lanterne des morts** » ne remonte qu'au 19^e siècle. Avant, on parle de fanal, de tourelle, voire de luminaire. L'origine des lanternes des morts est très lointaine, mais difficile à préciser. Elle tient naturellement au symbolisme du feu qui éclaire, réchauffe et protège, appliqué au sort des défunts. Leur origine chrétienne n'est guère plus facile à retrouver. Elle les apparente probablement aux lampes perpétuelles, à la lampe du dortoir des moines bénédictins et au lanternon surmontant les chapelles funéraires.

« Le peuple qui se trouvait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; pour ceux qui se trouvaient dans le sombre pays de la mort une lumière s'est levée. » (Isaïe 9, 1, cité dans Matthieu 4, 16)

La plupart des lanternes semblent avoir été édifiées entre le 11^e et le 13^e siècle. A cette époque, de nombreux textes font d'ailleurs état de donations visant à l'entretien de leur lampe. Ainsi, à Montazay près de Civray (Vienne), une rente de trois mesures de froment est stipulée en 1194.

Un monument du 12^e siècle

La lanterne des morts de Pers, classée monument historique en 1889, se dresse dans le cimetière adossé à la petite église Notre-Dame. Sur une plate-forme circulaire de deux marches repose son socle carré. La lanterne proprement dite se compose d'une colonne en pierres de taille dont la hauteur dépasse 7 mètres, cantonnée de quatre colonnettes. Les quatre colonnettes, coiffées de chapiteaux au décor de feuillage stylisé, se prolongent sur une courte flèche s'achevant par une croix moderne. Ces chapiteaux invitent à dater le monument de la fin du 12^e ou du début du 13^e siècle. Sur la face ouest, une dalle en saillie forme tablette. Elle pouvait recevoir un livre et/ou certains objets du culte.

Une colonne creuse

La colonne est creuse et une étroite ouverture, sur le côté nord, permet à une personne de petite taille de se glisser à l'intérieur. Dans la paroi interne ont été pratiquées des encoches qui offrent le moyen de se hisser jusqu'à la partie supérieure. Au sommet, quatre petites baies correspondent aux quatre points cardinaux.

Une coutume oubliée

La lanterne des morts de Pers a longtemps conservé sa fonction. Naguère encore, elle était allumée à chaque décès jusqu'au jour de l'enterrement. Cette coutume n'est plus pratiquée. Parmi les lanternes des morts de la région, celle de Pers, par son élégance, son paisible environnement rural et la proximité de tombes qui lui sont contemporaines, est l'une des plus belles et des plus émouvantes.

Voir planche 11,b

Source : <http://www.diocese-poitiers.com.fr/patrimoine-culture-et-foi/monuments-divers/lanterne-des-morts>



Une lanterne miraculeuse...

Après avoir remonté la plate vallée de la Sèvre Niortaise par une large départementale désertée en ce dimanche maussade, nous parcourons la plaine de Lezay, vaste bassin argileux céréalier et fourrager, déjà atteint par une sécheresse qui sera catastrophique dans ces régions (et ailleurs !) en cette année 2005. Un discret panneau attire mon attention. Nous acceptons son invitation à nous détourner jusqu'au cimetière de Pers pour contempler une lanterne des morts veillant sur quelques tombes médiévales (cf. encart page précédente et planche 11b), fort bien conservées.

Cette pause d'un bon quart d'heure dans le cimetière de Pers m'a redonné des forces. Sans doute un effet bénéfique de cette très élégante lanterne... J'adore prendre un peu de temps pour lire ces très vieilles pages d'Histoire, dont est moucheté tout le territoire national. Désormais, Internet nous aide bien à les déchiffrer. Je suis toujours surpris, voire ébaubi et parfois même sidéré, par la quantité de mes concitoyens qui prennent le temps d'ouvrir des sites WEB et de rédiger des pages avec le seul souci de nous faire partager leur passion. Un grand merci à ces passionnés.

Nous poursuivons notre route plate et monotone jusqu'à Ruffec, première ville charentaise d'importance sur notre itinéraire. Il est déjà largement l'heure de casser la croûte et pourtant nous avons bien failli faire carême. Rien n'est ouvert dans cette ex-sous-préfecture un dimanche, vers midi trente. Sauf une boulangerie dans laquelle je récupère les dernières quiches et fougasses, ainsi qu'un bistrot "merdique" où nous trouvons quand même le demi de bière pour avaler ces encas, et un café pour les faire descendre. Nous ne garderons pas un bon souvenir de cette ville.

Un bien joli village

Changement de décor dès la sortie de la ville quand nous descendons vers la vallée de la Charente. Le petit village de Verteuil s/Charente nous séduit par son site resserré entre une pente verdoyante et le lit de la rivière. En surplomb l'imposant château des La Rochefoucauld (cf. planche 11c).

Le célèbre auteur y conçut ses Mémoires et, peut-être, cette maxime :

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits au contraire ont le don de beaucoup parler, et de ne rien dire.

Bernard et moi devons être de grands esprits car nous parlons fort peu...

Il semble que Météo France se soit surpassé dans ses prévisions, car le temps s'améliore effectivement... par le sud-ouest. Même si le vent est toujours dingue, il joue désormais du balai et dégage progressivement le ciel. Nous commençons enfin à y voir un peu plus clair. Un panneau attire mon attention (et celle de l'objectif de mon Olympus) à l'entrée d'un hameau « L'Âge Ballot – 30 km/h » (cf. planche 11d). Quelle drôle d'idée ! « *Dis-moi Bernard, t'as quel âge ?* »

Des sacochards dans le peloton...

Une quinzaine de kilomètres avant la cité de La Rochefoucauld, un cycliste déguisé en coureur nous double à allure modérée et sans la moindre attention à notre égard. Puis deux autres encore et enfin un petit groupe vociférant et gesticulant. Ces Armstrong de pacotille ne s'intéressent pas le moins du monde aux tortues à pédales que nous sommes. Même si leur allure ne dépasse pas 25 km/h et même si en "donnant" un peu de braquet nous pourrions facilement leur rendre leur impolitesse. Mais nous préférons laisser ces bavards parler pour ne rien dire. Au hameau suivant, des signaleurs nous informent de l'arrivée d'un danger sur nos arrières. Nous avons juste le temps de nous garer sur le coté gauche de la route quand surgit un imposant peloton, lancé à la poursuite d'un échappé qui lui-même essaie de rattraper une bagnole équipée de haut-parleurs hurleurs. Le troupeau coloré passe sous nos yeux à l'allure d'une comète. J'ai à peine le temps de percevoir quelques « vieux comme nous » et deux ou trois féminines bien au chaud au sein de ce gros paquet de machos.

Une course Ufolep, sans doute. Et ceux qui nous avaient doublé précédemment devaient être les premiers lâchés retournant "penaudement" vers leurs voitures. Ce qui explique leur mine basse et leur indifférence à notre égard. Et pourtant entre victimes de Zef, nous nous serions compris...

Nous entrons vers 15h30 dans la petite ville de La Rochefoucauld, cité de 4.000 habitants tout à fait sympathique, avec son puissant château de pierre blanche construit en surplomb d'une belle rivière, la Tardoire, et avec de belles maisons à colombage. Le premier hôtel que nous rencontrons est fermé. Il est trop tôt sans doute, à moins que le patron ne fasse la semaine anglaise pour ne pas se ruiner la santé avec les RTT et autres obligations patronales... Les cadences de travail devaient être différentes à l'époque du Grand Siècle et de la splendeur de l'auteur des Maximes ; mais d'un autre côté, nous eussions alors voyagé sur quatre sabots plutôt que sur deux roues et nos postérieurs eussent été sans doute beaucoup plus endoloris !

Nous nous réfugions à la Vieille Auberge, un bon Logis de France qui mérite ses 2 étoiles. Accueil sympathique, bon garage pour les vélos, chambre confortable, restaurant de bonne qualité avec un service « aux petits soins » conduit par une patronne quadragénaire smart et soigneusement maquillée. Elle nous donnerait presque des complexes avec nos tenues assez fripées, sinon (déjà) odorantes... Mais nous surveillons notre comportement. Il convient de soigner la réputation des cyclo-randonneurs, quelque peu malmenée par certains Gaulois grincheux. Cet hôtel est un peu « limite haut de gamme » pour nous, mais il finit de soigner les ultimes plaies de la Diagonale avortée. Nous allons au lit tôt, l'estomac bien rempli d'un poisson dont le nom m'échappe, mais qui nous aidera à passer une excellente nuit, après avoir médité quelques instants celle autre maxime du Sire de La Rochefoucauld :

Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés.



Le château de la Rochefoucauld se mire dans la Tardoire

Lundi 23 mai 2005

De La Rochefoucauld (Charente) à Périgueux (Dordogne)

98 km et 535 m d'élévation

Nous quittons notre Vieille Auberge un peu avant neuf heures. Comme des retraités...

Le ciel est gris et laisse échapper quelques crachins insignifiants, le vent est toujours le même Zef de sec-teur sud-ouest et la température est de saison, c'est-à-dire suffisamment frisquette pour que nous enfilions les jambières restées au fond des sacoches. Nous procédons à cette opération sur la rive de la Tardoire, au pied du château du moraliste. Aller, encore une !

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

Nous partons vers le sud par des petites routes fort sympathiques. Les paysages sont très variés dans ce pays de transition entre le bassin sédimentaire de la Charente et les premiers affleurements de roches cristal-lines du socle hercynien. Beaucoup de champs de céréales au départ dans la vallée de la Tardoire, puis de belles forêts de chênes et de châtaigniers, qui alternent avec des prairies encore grassouillettes, même si la sécheresse commence déjà à les jaunir ici et là. Beaucoup de petits châteaux ou de logis de maîtres que nous entrevoyons noyés dans des parcs aux arbres centenaires. Nous côtoyons ou traversons des hameaux ou villages aux noms enlumines (Rancogne, Vilhonneur, Tourtazeau), mais qui nous apparaissent bien endormis.

Nous retrouvons un peu de bagnoles et de pollution après Marthon, en parcourant la vallée du Bandiat en direction de Nontron. La circulation reste néanmoins faible et prudente. Vive les radars ! Nous cheminons entre Périgord vert, domaine de la polyculture, et Périgord blanc, grenier à blé. Le relief se creuse au fur et à mesure de notre progression et, lorsque nous prenons un raccourci pour contourner Nontron, c'est un véritable mur flandrien que nous devons escalader pour franchir les crêtes forestières et rejoindre la haute vallée de la Dronne par une petite D3 confidentielle et délicieuse.

De Champagnac-de-Belair, petit village périgourdin qui ressemble à des centaines d'autres, nous retiendrons le chaleureux accueil de la jeune patronne du petit restaurant et le bon déjeuner tout simple qu'elle nous servit : radis, lotte et riz en sauce, fromage, compote de pommes, café. Comme à la maison, avec service rapide, que demander de plus ?

Nous continuons plein sud par des routes de plus en plus minuscules et qui ne sont même plus labellisées. Quelques grimpettes digestives et une longue descente sur la petite vallée de la Beauronne. Encore cinq kilomè-tres de plaisir et brutalement... le bonheur disparaît. Nous venons d'entrer dans le village de Château-l'Evêque et de nous "heurter" à la route d'Angoulême. Quel choc ! Un peu hébétés, nous regardons passer trois énormes camions, les premiers que nous rencontrons depuis... au moins trois jours.

Tout bonheur est éphémère...

Depuis notre départ de La Rochefoucauld, nous aurons vécu un vrai long moment de bonheur, « hors du monde d'aujourd'hui ». C'est une rare opportunité, que nous avons su saisir grâce aux petites routes blanches et aux paysages de l'Angoumois et du Périgord. Nous serrons les fesses et lançons les grands braquets pour par-courir les 5 km qui séparent Château-l'Evêque du croisement de la petite route d'accès à l'abbaye de Chancelade (cf. planche 11e).

Cette très vieille abbaye (fondée au 12^{ème} siècle) a connu une histoire très tourmentée et énormément souffert du fanatisme des hommes : les Anglais et Du Guesclin s'y battirent pendant la guerre de Cent Ans, les Huguenots l'incendièrent en 1575, les Révolutionnaires de 1789 chassèrent les moines, brûlèrent une grande partie de la bibliothèque et fondirent les cloches... Aujourd'hui une dynamique association s'active pour la survie de ce site agréable (<http://www.abbaye-chancelade.com>). L'église est fort bien conservée et son clocher roman de section carrée a belle allure avec ses trois niveaux d'arcatures.

22, 23 et 24 mai 2005 : **de St-Maixent (Deux-Sèvres) à St-Genis (Dordogne)**



a - Bernard dans la froidure



b - Lanterne des morts et tombes mérovingiennes à Pers



c - le beau village de Verteuil-sur-Charente et son château du XV^e



d - Dis-moi, t'as quel âge ?



e - l'église de l'Abbaye de Chancelade



f - contrôle de départ



g - paysage de la haute vallée de l'Auvézère

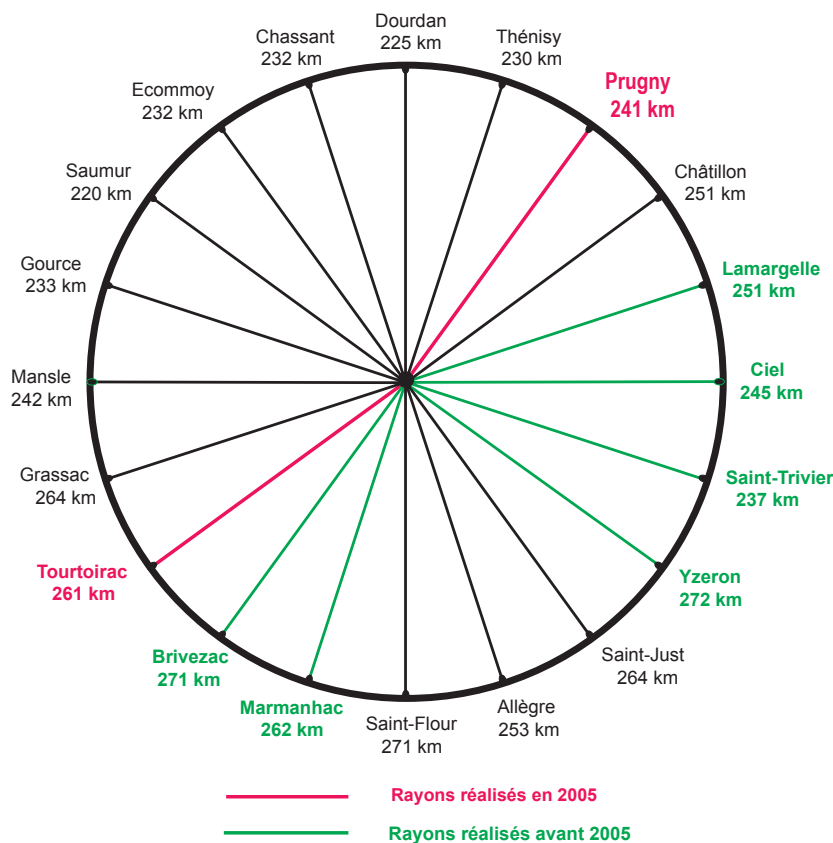
Planche 11

Chancelade se trouvant aux portes de Périgueux, nous sommes bien vite sur la piste cyclable qui remonte la rive droite de l'Isle et serpente entre les bosquets et les bancs de repos pour promeneurs. C'est la quatrième fois que je parcours la capitale périgourdine à bicyclette (plus une étape touristique avec Eliane sur la route du Pays basque un soir de Fête de la Musique).

Je me repère donc sans difficulté, désignant à Bernard au passage la Tour de Vésone, reste d'un temple romain, l'église St-Etienne-de-la-Cité que nous contournons, la rue Romaine où résident nos amis Christine et Jean-Michel Bouillerot (que nous n'avons pas avertis de notre passage car nous devons arriver assez tard d'Hendaye par le train et que nous aurions eu grand besoin d'une longue nuit de repos), les coupoles de la cathédrale St-Front bien observables depuis le pont St-Georges.

Nous faisons un court arrêt devant un magasin de bricolage type Bricorama car j'ai besoin d'une pile neuve pour le compteur de ma randonneuse. Au retour, je trouve Bernard, que j'ai laissé sur le parking à la surveillance de nos montures, en grande conversation avec... Christine Bouillerot ! Comme passage "en toute discrétion", on fera mieux... la prochaine fois. Bisous, explications (Diagonale ratée, Zef, les Rayons,...) et prétextant notre grande fatigue, d'un hôtel déjà réservé et une étape prévue à une trentaine de kilomètres, à Tourtoirac précisément, pour un départ à l'aube, je refuse une invitation pourtant chaleureuse. Le prétexte est un gros mensonge, mais je ne me suis pas senti la force d'une longue soirée de conversation, avec apéro, vins de Bergerac et digestif. Bernard joue le jeu et nous laissons rapidement Christine à sa bicyclette (de ville) et à ses achats de fleurs en bouture... Je repars avec le poids sur la conscience d'une tromperie, certes diplomatique, mais néanmoins bien peu amicale. C'est quand même incroyable de traverser une ville de 60.000 habitants et de tomber sur l'une des deux personnes que l'on souhaitait éviter !

Il est à peine 16 heures quand nous investissons une chambre au rez-de-chaussée de l'hôtel 1^{ère} Classe de Boulazac dans la banlieue orientale de Périgueux. Notre soirée se résume en quelques mots : grand nettoyage de notre mécanique corporelle et petite lessive de nos fringues saturées de poussière et de transpiration, longue glandouille sur les plumards en contemplant les malheurs des coureurs du Giro pris dans un déluge, et bon dîner au restaurant du Campanile voisin. L'étape de 98 km a été bouclée à la moyenne pépère de 19,2 km/h, malgré une dénivelée limitée à 535 m. Les jambes étaient encore lourdes ! Je ne suis pas parvenu à évaluer la probabilité de tomber sur une aiguille (Christine) dans une botte de foin (Périgueux). Une chance sur ? Un milliard ?



Mardi 24 mai 2005

De Périgueux (Dordogne) à Bujaleuf (Vienne), en passant par Tourtoirac (Dordogne)

136 km et 1735 m d'élévation

Nous quittons l'hôtel à 7h45 après un petit déjeuner "buffet" de 1^{ère} classe. Une belle et dure étape nous attend. Il fait très frais. Quelques nappes de brouillard noient la basse vallée de l'Auvézère que nous remontons, tantôt sur la rive droite par la D5 normale, tantôt sur la rive gauche par une agréable petite route. Mais lorsque ces nébuleuses glacées se subliment, de larges plages d'azur viennent nous dire que la journée sera belle. Enfin ! Quant à Zef, nous nous en moquons désormais car nous lui tournons le dos. Mais de toute évidence, il va se calmer. Le temps change.

Cette vallée de l'Auvézère est très sympathique. Nous jouons à saute-rivière dans un secteur où la vallée est encore large. C'est donc un petit jeu indolore, qui deviendra beaucoup plus casse-pattes quand la rivière s'encaissera dans les couches calcaires du Causse périgourdin.

Il est 9h15 quand nous pointons nos cartes de routes à la boulangerie de Tourtoirac, avant de poster une carte "Départ" pour Patrick Plaine, responsable de notre présence dans ce gros village, qui poursuit tranquillement sa marche vers son premier millénaire. Dès le 12^{ème} siècle, Tourtoirac fut en effet le siège d'une abbaye bénédictine, dont il ne subsiste aujourd'hui qu'une jolie petite chapelle et de laigres vestiges.

Ce village est aussi le lieu de repos d'un personnage extraordinaire : Orélie-Antoine de Tounens, roi d'Araucanie et de Patagonie. J'ai toujours été captivé par de telles destinées, fussent-elles la conséquence d'un « pétage de plomb ». Oyez, bonnes gens, ce que l'encyclopédie a retenu de ce roi de pacotille !

Antoine de Tounens



Né le 12 mai 1825 à La Chèze, commune de Chourgnac, en Dordogne mort le 17 septembre 1878 à Tourtoirac, aventurier français.

Il mena d'abord une vie ordinaire, devenant avoué en 1851. Il vend sa charge en 1857, après avoir obtenu le 27 juillet de pouvoir ajouter une particule à son nom. Il débarque au Chili le 28 août 1858 à Coquimbo, à 400 kilomètres de Santiago. Il gagne la province d'Arauco en 1860, où il proclame une constitution le 17 novembre.

Il fut proclamé roi de Patagonie-Araucanie sous le nom d'Orélie-Antoine Ier (ou Aurélie, ou Orllie), le 16 novembre 1860. Il s'appuie sur les tribus Puelches et Tehuelches, qui lui restent fidèles par la suite, mais est fait prisonnier par les troupes chiliennes, puis condamné à l'internement dans un asile de fous. L'intervention du consul général de France lui permet de regagner la France.






La bibliothèque nationale conserve la trace, sous la référence FRBNF37292994, d'une souscription organisée en sa faveur, notamment à Bordeaux, à partir de l'été 1866 ; il trouve ainsi un appui, et monte une seconde expédition en 1869. À ses revendications sur le royaume d'Araucanie, il ajoute la Patagonie, une des régions les moins accueillantes du globe, située dans le Sud de l'Argentine. De retour en France, il lance une nouvelle expédition en 1874. Il est immédiatement arrêté, emprisonné puis libéré sur intervention de l'ambassade de France. Sa dernière tentative échoue en 1876.

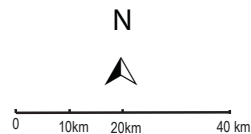
Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_de_Tounens

Fascinante cette destinée, vous ne trouvez-pas ? Autant d'acharnement, de folie des grandeurs !

Antoine était sans doute un mégalomane fou, sauf pour ses sujets d'Araucanie...

CARTE de la RANDONNEE

-  Liaison St-Maixent - Tourtoirac
-  Rayon Tourtoirac - Bruère
-  Rayon Bruère - Prugny
- C = contrôle = ville-étape
-  limite de département
-  Haute-Marche unité géographique



Dimanche 22 et lundi 23 mai 2005

St-Maixent - Périgueux 198 km 1.230 m

Mardi 24 mai

Périgueux - Bujaleuf 136 km 1.735 m

Mercredi 25 mai

Bujaleuf - Bruère 166 km 1.795 m

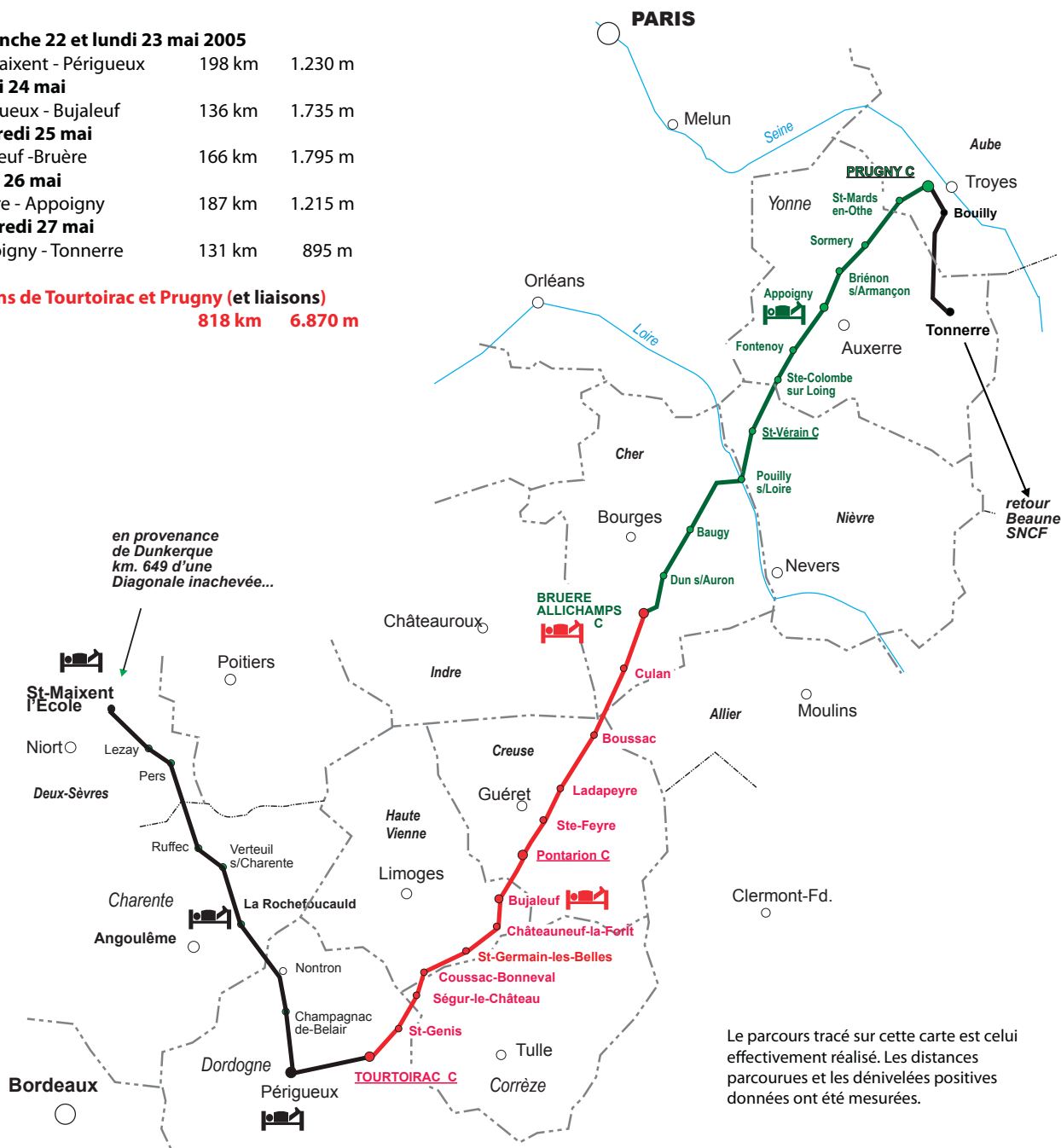
Judi 26 mai

Bruère - Appoigny 187 km 1.215 m

Vendredi 27 mai

Appoigny - Tonnerre 131 km 895 m

Rayons de Tourtoirac et Prugny (et liaisons)
818 km 6.870 m



en provenance de Dunkerque km. 649 d'une Diagonale inachevée...

retour Beaune SNCF

Le parcours tracé sur cette carte est celui effectivement réalisé. Les distances parcourues et les dénivelées positives données ont été mesurées.

En route pour un premier Rayon...

Nous quittons Tourtoirac en tenue d'été. Jambières et Goretex sont retournés dans les sacoches. Le soleil commence à nous chauffer l'épiderme, tandis que les premières difficultés du parcours se présentent. Le profil de cette étape est désormais celui d'une lame de scie à bois.

« Avec la paisible traversée du Limousin, vous aurez tout le loisir d'admirer ses bocages et ses nombreux étangs. A condition toutefois d'être raisonnable dans le choix de vos braquets et d'avoir un peu de chance avec le temps. » écrit Patrick Plaine dans la présentation de ce Rayon. Nous aurons le beau temps et nous utiliserons beaucoup, beaucoup les petits braquets.

Je connaissais un peu cette région de la haute vallée de l'Auvézère depuis un week-end VTT à St-Mesmin, organisé par nos amis Bouillerot. Je me souviens de plongées rapides sur la rivière et de longues ascensions de rives boisées, par des chemins de terre. Aujourd'hui nous effectuons un exercice similaire, mais par la route asphaltée, ce qui est moins brutal quand même. Le plateau calcaire – le Causse périgourdin – est encore assez verdoyant (cf. planche photo 11g, en bas), malgré quelques indices jaunâtres des prémices de la sécheresse de l'été 2005.

Ségur, lieu de délices

Nous franchissons deux bosses coriaces qui justifient pleinement les doubles chevrons dont les a gratifiées le bibendum de Michelin. Après le village de Payzac, nous laissons les tables calcaires pour les moutonnements du socle cristallin, le relief s'arrondit et la pente de la route s'adoucit. Nous n'avons pas quitté notre rivière, la belle Auvézère. C'est sur sa rive droite, au fond d'une gorge profonde, dans le charmant village médiéval de Ségur-le-Château, que nous faisons une agréable pause casse-croûte : sandwichs/frites/bière, menu classique. Le site est remarquable, la température est encore supportable (sous un parasol – cf. planche 12a) et nous laissons tourner nos montres sans souci du temps qui passe. C'est chouette quand même de voyager à bicyclette sans la pression de la trotteuse qui court sans fin comme une folle. J'étais délicieusement bien sous les platanes de Ségur, au bord de l'Auvézère. Et je crois bien que c'est là, inconsciemment, que j'ai pris la décision d'arrêter ma course aux Diagonales de France.

Après quelques clichés sur les ruines du vieux château (qui vit naître en 1470, Jean d'Albret, premier roi de Navarre et aïeul d'Henri IV) et sur le décor des maisons moyenâgeuses (cf. planche 12a), nous reprenons la route. Toujours en "pépères", même si nous n'avons parcouru que 69 km à la moyenne très cyclotouristique de 18,4 km/h. Moyenne qui ne devrait d'ailleurs pas s'élever car le menu de l'après-midi s'annonce coriace. Je connais bien les bosses redoutables du tronçon Coussac-Bonneval à Châteauneuf-la-Forêt (40 km) pour l'avoir parcouru dans l'autre sens au printemps 2000 lors d'une Diagonale Strasbourg-Hendaye¹ avec mon compère Francis Pouzet. Je me souviens trop bien de ces longues descentes, trop rapides, durant lesquelles on ne peut s'empêcher de regarder avec un serrement de cœur l'interminable bosse qui s'étale impudiquement sur le versant opposé. Fatigué par une longue étape trans-centralienne, mes jambes fatiguées me faisaient mal à cette vue, alors que j'essayais de les détendre par des étirements. Mais déjà la chaussée relevait le nez et il me fallait reposer sur la selle un fessier endolori et "tomber" les braquets à coups successifs, avant de sombrer dans une interminable partie de moulinette douloureuse. Et je sais que ce joyeux exercice se répète au moins cinq fois. Il faudra aujourd'hui l'accomplir avec une chaleur orageuse qui commence à virer à la canicule.

Encore un Gaulois pas ordinaire !

Nous faisons une courte pause à Coussac-Bonneval (cf. planche 12c - lanterne des morts) pour jeter un regard sur la façade du château où naquit en 1675 un autre personnage à l'incroyable destinée : Claude-Alexandre de Bonneval, un fanatique du métier des armes qui devint successivement colonel d'un régiment français d'infanterie, général autrichien (et donc ennemi de la France), puis général dans l'armée du Sultan de Turquie (il obtient alors d'éclatantes victoires sur l'Autriche !). Converti à l'islamisme, il devient Achmet-Pacha ! Malgré sa volonté, il ne pourra jamais revenir en France et mourra à Constantinople. Pas mal non plus, comme destinée hors du commun !

1 cf. « A chacun son Cap Horn » – Grande Diagonale d'Europe de Vienne à Lisbonne, sur www.gilbertjac.com

Je trouve le calvaire de la montagne limousine moins pénible que cinq ans auparavant. Un petit vent de sud-ouest nous aide (un peu) dans les ascensions et mes jambes sont en meilleur état. Néanmoins, l'épreuve reste coriace et nous la découpons en trois morceaux, avec deux arrêts de récupération :

- le premier à St-Germain-les-Belles dans une pharmacie agréablement climatisée, où nous renouvelons nos réserves de crème solaire et de biafine, tout en racontant notre aventure aux deux patrons assez intéressés,
- le second à Châteauneuf-la-Forêt pour un encas rafraîchissant à base de coca pour Bernard, de lait chocolaté pour moi (j'adore !) et de chocolaines (pains au chocolat) que nous consommons sur la place de la mairie à l'ombre agréable de petits tilleuls.

Il fait très chaud et nos épidermes réclament encore de la crème.

La dernière partie de cette étape est moins exigeante. Une quinzaine de kilomètres plutôt descendants que montants nous amènent à Bujaleuf, où j'avais réservé une chambre depuis la veille. Nous avons au passage salué la Vienne, jeune fille issue des granites du plateau de Millevaches et déjà vigoureuse par son lit, sinon par son débit plutôt faiblard en cette période.

Un Saint-Pancrace qui n'est pas de glace²...

L'hôtel Saint-Pancrace de Bujaleuf est simple, familial et sympathique. On ne sait pas trop où se trouve la séparation entre résidence familiale et partie hôtelière, mais peu importe. Nous sommes les seuls clients et nous bénéficions d'une vaste chambre à deux lits, dont la fenêtre aux volets de bois donne sur la rue principale du bourg. L'hôtel est géré par un couple de jeunes quadragénaires, elle brune mince et active, lui grand costaud qui abuse sans doute un peu de sa cuisine. Ce couple dynamique ne semble savoir fabriquer que des filles, si l'on interprète bien la présence de trois "gamines", pour lors très occupées par la manipulation d'un ordinateur portable sur la grande table de la salle du bar.

Avant d'aller vaquer à nos occupations de lavage et lessive habituelles (nous n'hésiterons pas à décorer la fenêtre et ses volets de maillots et cuissards après essorage dans une serviette), nous passons commande pour 19h30 d'un dîner poulet/pâtes. Il nous sera servi à l'heure dite par le patron lui-même assisté de sa fille aînée et nous serons loin, très loin, de finir les plats. Le maître de maison est un vrai colosse et il nous a pris pour des ogres.

Avant de passer à table, nous avons fait une courte promenade apéritive dans le village, sans vraiment nous attarder car, franchement le village de Bujaleuf est un "bled" où il n'y a pas grand-chose à voir.

Le véritable intérêt de cette "station verte" de vacances se situe dans son environnement. Et particulièrement dans la proche vallée de la Maulde, affluent de la Vienne, qu'EDF a transformé en un gigantesque escalier aquatique par une succession de huit barrages. Les plans d'eau aménagés en bases de loisir ne manquent donc pas dans le secteur. Et les touristes (beaucoup d'amateurs de pêche) non plus en été, ce qui explique la présence du Saint-Pancrace en un lieu aussi "paumé". Les vacanciers y viennent aussi pour y pratiquer le VTT ou la randonnée pédestre dans les belles forêts de résineux et de feuillus que nous avons traversées pour arriver jusque là. Activités dans un cadre naturel relativement bien préservé, car cette petite région sise à 35 km à l'est de Limoges est vraiment "retirée du monde". Je ne saurais personnellement m'en plaindre et le petit camping municipal entrevu au passage m'a semble bien sympathique.

Nous passons une excellente nuit au Saint-Pancrace, malgré quelques sensibles coups de soleil et un dîner trop copieux. Comme prévu, notre vitesse de croisière ne s'est pas améliorée dans la seconde partie de cette courte, 136 km, mais difficile étape avec ses 1.735 m de dénivellation.

2 les Saints de Glace (Mamert, Pancrace, Servais et Boniface) se fêtent du 11 au 14 mai ; la croyance populaire leur attribuaient le pouvoir d'abaisser notablement les températures matinales ; de fait, les fêtes de ces saints viennent rappeler aux jardiniers que les dernières gelées peuvent survenir jusqu'à la mi-mai (pour plus d'infos : http://fr.wikipedia.org/wiki/Saints_de_glace)

24, 25 et 26 mai 2004 : *de Ségure-le-Château (Corrèze) à Saint-Vérain (Nièvre)*



a - pause sandwich / bière sur la rive de l'Auvézère à Ségur-le-Château



b - Le Limousin, ses petites routes ombragées, ses étangs et ses sympathiques Limousines



c - lanterne à Coussac-Bonneval



d - l'austère château de Boussac



e - Pouilly-sur-Loire



f - rencontre inopinée avec Jacques et Annick Lacroix



g - contrôle à Saint-Vérain

Planche 12

Mercredi 25 mai 2005

De Bujaleuf (Vienne) à Bruère-Allichamp (Cher)

166 km et 1795 m d'élévation

Lever à 6h20, déjeuner traditionnel et copieux servi à 7h00 par une patronne toujours aussi accueillante. Départ à 7h30 dans le soleil et la froidure. Brr... Ça caille vraiment et, comme ce fut le cas à La Rochefoucauld, il ne nous faut pas longtemps pour remettre nos "habits d'hiver". Jambières et Goretex reprennent du service avant même que nous ne franchissions le réservoir du barrage de Fleix sur la Maulde. Comme c'est très souvent le cas, nous constatons qu'il fait beaucoup plus froid (pour cause d'humidité) dans les fonds de vallée que sur les crêtes.

Le voyage à bicyclette comme nous l'aimons...

Nous naviguons sur des petites routes magnifiques en pleine Montagne limousine, anciens parcours d'entraînement du jeune Poulidor (cf. planche 12b). Ça monte, ça descend, ça tortille sans cesse et dans tous les sens. Nous traversons d'épaisses forêts où les chercheurs de cèpes doivent trouver leur bonheur ; nous rencontrons quelques grasses prairies où des limousines à cornes exhibent leur magnifique pelage de bronze ; nous longeons de multiples petits étangs aux eaux d'airain, sur lesquelles paressent quelques canards si peu sauvages qu'ils n'esquissent pas le moindre mouvement à notre approche (il nous faudra un certain temps pour découvrir que ce sont des leurres !) ; nous savourons l'absence totale de pollution sonore.

Quel bonheur ! Nous goûtons pleinement ces instants, en dépit d'un relief exigeant. Le triple plateau est à l'ouvrage ce matin. L'ami Patrick avait raison.

Nous faisons une longue halte à Pontarion, à mi-parcours de ce Rayon, pour procéder au contrôle de nos cartes de route. Il nous aura fallu plus de 2h30 pour parcourir 40 km. Dur, mais jouissif ! Un grand café, un chausson aux pommes et une chocolatine nous redonnent toutes les calories nécessaires pour savourer encore ces chemins confidentiels et ces paysages de forêts, de fougères et d'eaux vives, parsemés de hameaux, de chapelles et de calvaires de granite à gros cristaux blancs de feldspath.

... et comme nous le goûtons moins.

Le charme s'estompe progressivement quand nous quittons la Montagne limousine pour entrer dans la Haute Marche du pays de Guéret, vaste plateau de granite entaillé profondément par la Creuse qui porte bien son nom. Nous la franchissons peu après St-Laurent, à l'est de Guéret. La montée de 5 km vers le village d'Ajain est étouffante et interminable. Il est plus de 12h40 quand nous y arrivons pour y déguster un sandwich/bière fort bienvenu.

Je n'ai guère apprécié la suite du programme de la journée. D'abord parce que la température est devenue caniculaire, ensuite parce que la D11 d'Ajain à Boussac est loin d'avoir la tranquillité des routes de la Montagne, enfin parce que ces régions du Boussacois et du Boischaut-sud n'offrent pas de paysages vraiment intéressants ou variés, malgré un relief encore assez marqué et usant pour un pédaleur de plus en plus fatigué.

Même le château du 15^{ème} de Boussac ne m'a pas séduit pas, en dépit de son site en surplomb de la Petite Creuse. Est-ce que nous l'avons observé par son mauvais côté (cf. planche 12d) ? Seule la présence sympathique de quelques belles limousines, manifestement attentives à notre passage, est venue apporter un peu d'agrément à notre longue après-midi.

Melon, yaourts aux fruits, chocolat et jus d'orange constituèrent le programme de notre goûter sur la place centrale du bourg de Culan. Qué calor ! Nous ne descendons pas jusqu'au pont sur l'Arnon pour contempler la belle vue sur le château. Nous avons déjà largement admiré et photographié cette puissante forteresse lors de la concentration des diagonalistes à Vesdun en août 2004. Et même si le spectacle mérite vraiment le détour, la seule idée d'escalader la rude bosse qui remonte au centre du village suffit à me donner une suée supplémentaire...

Final bien ventilé

Les trente derniers kilomètres sont plus faciles. Petites routes perdues dans la campagne et profil relativement plat pour la première fois depuis notre départ de Tourtoirac. Nous en profitons pour remonter notre moyenne kilométrique qui n'atteignait pas les 17,5 km/h à Boussac. Sans pour autant nous "casser les pattes". C'est bien agréable de rouler à 25 km/h sans avoir à "tirer du braquet", avec le soutien sympathique d'un Eole, brûlant mais efficace. Pour le remercier de cette aide, nous lui promettons d'oublier notre rancoeur pour son affreux cousin Zef, le Tueur !

Nous tentons de négocier une chambre "avec la télé" à la Petite Auberge de Bruère-Allichamps. « *Chambre, oui. Télé non ! Même dans le bar !* » nous jette la jeune fille de service, pas trop aimable. La "pauvrette" ne sait pas que se joue en soirée la finale de la Coupe d'Europe à Istanbul entre le Milan AC et Liverpool. Elle ne sait pas non plus, mais c'est plus compréhensible, que Bernard et moi sommes des fans de foot et qu'un tel match ne se rate pas !

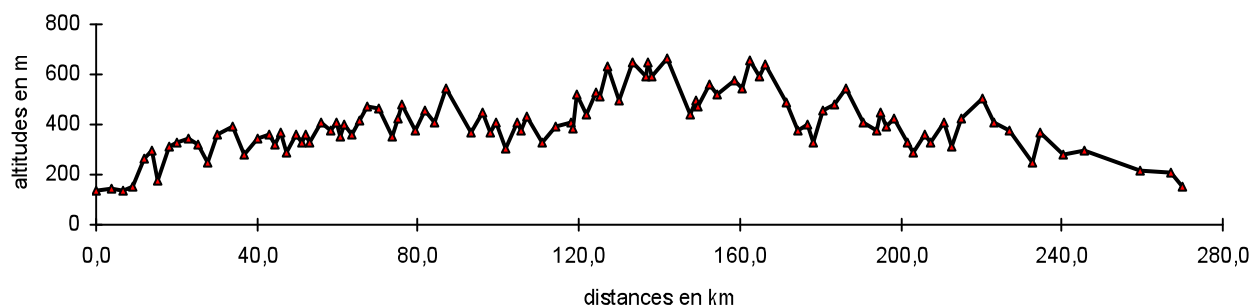
Nous échouons donc à l'hôtel-restaurant Les Tilleuls, Logis de France situé sur la route de Noirlac, que nous avons déjà pratiqué avec Bernard quelques années auparavant. Les tarifs ne sont pas les mêmes qu'à la Petite Auberge, mais quand on aime le foot, on ne compte pas... La patronne, dont je n'avais pas gardé un très bon souvenir, est la même... et pourtant beaucoup plus accueillante que la fois précédente. Serait-ce que les affaires marchent moins bien qu'hier et que tous les clients désormais - fussent-ils des cyclos d'apparence assez "clocharde" - soient les bienvenus ?

La chambre est très confortable, son balcon qui "donne sur le Cher" est parfait pour sécher notre lessive du jour et le dîner servi par une jeune et aimable soubrette est tout à fait à la hauteur d'un Logis de France, digne de ce label.

Le match de foot atteint un suspense inimaginable ! Liverpool, mené 3 buts à zéro à la mi-temps, égalise à 3-3 en 6 minutes avant l'heure de jeu. Dans les prolongations, le gardien britannique réussit des arrêts incroyables, avant de détourner trois tirs au but des meilleurs joueurs de Milan. Du jamais vu ! Very, very exciting, sir ! Les Rouges de Liverpool ont été vraiment à la hauteur de leur réputation et les Italiens vont mettre quelque temps pour digérer leur déception et pleurer la grosse prime financière que le Signor Berlusconi, leur patron, leur avait promise. Moralité : le fric ne suffit pas pour tout s'acheter, Coupe d'Europe de football incluse. Le fameux "Fight Spirit" - l'esprit guerrier - des équipes anglo-saxonnes (fussent-elles largement composées de mercenaires sud-américains !) est une exclusivité "britiche".

Le sommeil est très long à venir, après une telle excitation. Et pourtant après une aussi belle journée de moulinette et de sudation, avec 166 km et 1.800 m de dénivellation dans les jambes, nous ne devrions pas être tenus de compter autant de moutons... ou plus exactement de belles limousines bronzées...

Ce Rayon Tourtoirac-Bruère, avec ses 271 km (à mon compteur) et ses 3.360m de dénivellation (à mon altimètre), a un parcours très exigeant et son profil est une véritable scie à couper les jambes les plus solides. La preuve :



Jeudi 26 mai 2005

De Bruère-Allichamp (Cher) à Appoigny (Yonne)

187 km et 1215 m d'élévation

Le téléphone nous réveille à 6h15 comme nous le lui avons ordonné. Grignotage dans la piaule, car le petit-déjeuner n'est servi qu'à partir de 8h00, ce qui est beaucoup trop tard pour nous. La patronne est pourtant déjà en pleine activité quand nous récupérons nos randonneuses dans la buanderie vers 7h25. Mais la dame n'avait pas envie de mettre la main à la cuisine, aussi aimable soit-elle et aussi charmeurs soyons-nous. Tant pis.

Eole est bien levé et souffle du sud-ouest... comme la semaine passée quand nous avons quitté Dunkerque. Mais il le fait avec modération et régularité, juste comme il faut pour doper notre allure. Profitons-en !

Je connais par cœur les premiers kilomètres : la petite grimpe vers la Celle et son intéressante église du 12^{ème} avec ses énormes arcs-boutants ajoutés au 15^{ème}, sans doute pour éviter un effondrement, Meillant et son château du 15^{ème}, toujours entrevu et pas encore visité (c'est dommage car, selon le guide vert, « *il ne dévoile que progressivement ses beautés* », mais ce n'est pas à 8 heures du matin que nous allons soulever le voile) et l'immense forêt – le bois de Meillant - qui coiffe tout le nord de ce village et n'a rien à envier à la (un peu) surfaite forêt de Tronçais, située à quelques lieues vers le sud-est.

En quittant ces belles futaies peu avant Dun-sur-Auron, s'ouvre devant nous la Champagne berrichonne. Cet interminable plateau calcaire très peu ondulé, est une riche terre céréalière. Paysage uniforme, donc assez monotone et assurément peu séduisant. Plus vite ce sera fait, mieux nous nous en porterons. Mais une barrière dans le village de Raymond nous contraint à un détour et un rab kilométrique, dont je me serais bien passé. Le champ de tir du camp militaire d'Avord est en activité et ce n'est pas le moment d'aller voir de plus près les joujoux de ces messieurs. Heureusement pour nous le passage au niveau du village le plus proche vers l'est – Cornusse – est libre et nous n'aurons que 6 km à ajouter à notre total journalier. Cela aurait pu être pire.

C'est au croisement de la D976, la "Bourges-Nevers", à la sortie du village de Bengy-sur-Craon, que nous trouvons un bistrot accueillant où nous pouvons prendre un vrai petit déjeuner avec pain/beurre/confiture. A 9h40 du matin, mieux vaut tard que jamais ! Nos compteurs affichent 44 km et une moyenne de 21,2 km/h, supérieure de 30% à celle de la veille. Merci Eole, et merci aussi aux platitudes berrichonnes.

Beaugy, Champoux-Marcilly, Lugny-Champagne, nous déroulons notre marche vers le nord-est avec résignation. Notre terre de France ne peut pas être belle partout. Changement de décor en arrivant à la large vallée de la Loire au niveau de Pouilly. Et retour aussi dans nos provinces puisqu'en franchissant le fleuve, nous entrons en Nivernais, donc en Bourgogne. Nous fêtons cet événement en cassant la croûte en plein centre de cette petite ville animée, d'un gros sandwich et d'un demi, dans un café PMU assez bruyant. C'est dingue comme les "gens de la France d'en bas" sont passionnés de jeux et de paris de toute sorte !

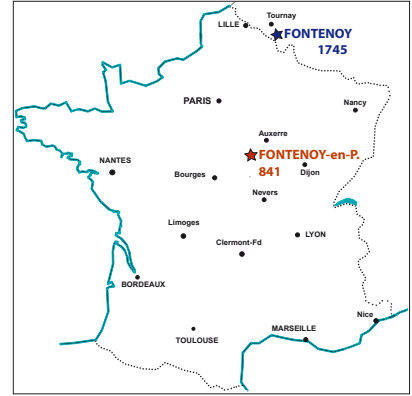
Rencontre inattendue, mais fort agréable

Nous attaquons la seconde partie de l'étape par une rude bosse dans les vignobles de Pouilly. Il paraît que le pouilly-fumé est un vin gouleyant. Mais il serait bien risqué de l'expérimenter avec la canicule qui est de retour. Quelques kilomètres après Saint-Andelain, les vignes laissent soudainement la place aux cultures céréalières et surtout fourragères, avec l'apparition progressive du bocage si caractéristique de la Puisaye. C'est un peu avant d'arriver à Alligny-Cosne, sur une étroite route enserrée entre de hautes haies vives que nous croisons deux cyclistes. « *Mais ce sont les Lacroix !* » nous exclamons-nous d'une seule voix.

Et oui, ce sont bien Annick et Jacques Lacroix³, nos amis diagonalistes de Bourges, qui nous ont reconnu et font déjà demi-tour. Ils se dirigent vers Bourges en bouclant un "200 d'entraînement". Jacques semble un peu gêné par son vélo de coursier et tente de se justifier... Je l'arrête aussitôt. Chacun est libre de chevaucher la monture qui lui semble la meilleure et je l'assure que pour ma part, je n'hésiterais pas à "rouler sur carbone" si je n'avais pas à transporter d'aussi volumineuses sacoches. Quelques clichés viennent fixer le souvenir de cette inattendue mais très sympathique rencontre (cf. planche 12f).

3 Jacques et Annick Lacroix sont titulaires de multiples raids et rallyes cyclistes à travers le Monde. En particulier une vingtaine de Diagonales de France et huit Paris-Brest-Paris (record féminin pour Annick). Toujours ensemble !

26 et 27 mai 2005 : *de Saint-Verain (Nièvre) à Tonnerre (Aube)*

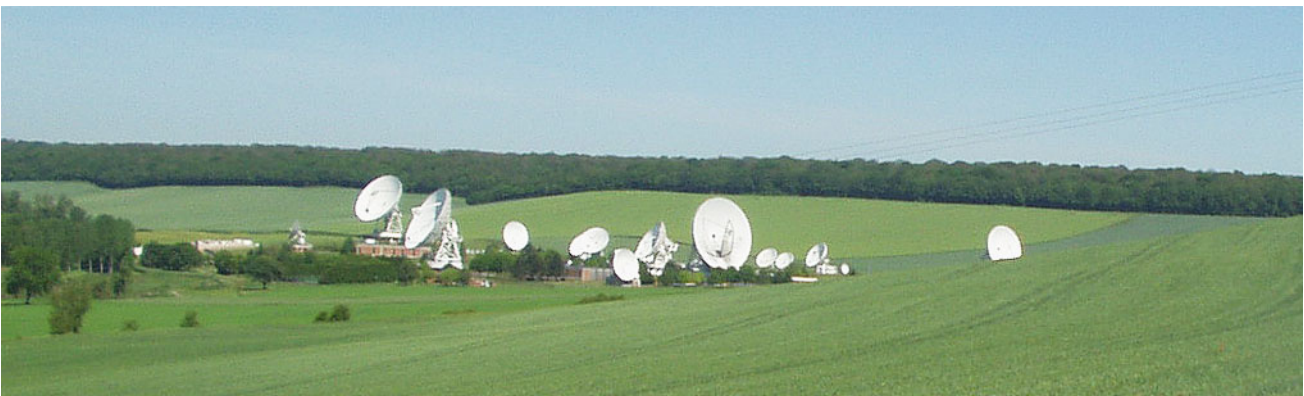


a - halte touristique-historique à Fontenoy ; à droite, localisation géographique des deux Fontenoy



b - l'Yonne à Appoigny, pêcheur au frais et pile de pont en danger

c - le clocher de St-Mards-en-Othe



d - les grandes oreilles du centre de télécommunications spatiales de Bercenay-en-Othe



e - double contrôle à Prugny, village désert

f- l'église de Lignières (Aube)

Planche 13

Nouvel arrêt quelques kilomètres plus loin dans le village de Saint-Vérain pour le contrôle de nos cartes de route. Ce petit village sans caractère est écrasé par le soleil. Nous y découvrons un petit café restaurant endormi – Le Chasseur – qui nous permet d’avalier un coca. Vingt minutes à la fraîche et nous repartons sur des routes de plus en plus étroites qui tortillent entre des prés où ruminent des charolaises planquées à l’ombre des haies.

La soif et la faim nous tracassent de nouveau quand nous entrons dans le micro-village de Fontenoy-en-Puisaye. Pas de bistrot, mais une petite épicerie où nous achetons fruits et boissons fraîches que nous allons déguster à la sortie du village à l’ombre d’un gros chêne, tout près d’une plaque représentant le sceau de Charlemagne. J’avais aussi remarqué dans le village la présence d’un Musée de la Bataille (cf. planche 12a). Fontenoy ? Mais, si mes souvenirs de potache ("bon" en histoire, car passionné !) sont corrects, Fontenoy est une victoire de Louis XV sur les Autrichiens, donc vers 1750 et c’est un village du Nord⁴. Alors que vient faire Charlemagne là-dedans ?

4 lire la réponse à cette interrogation dans l’encart ci-dessous.

Les batailles de Fontenoy

A - Bataille de Fontenoy-en Puisaye le 25 juin 841

Cette sanglante bataille opposa trois petits-fils de l’Empereur Charlemagne, après la mort de leur père Louis le Pieux en 840. Celui-ci avait partagé l’empire en trois états :

- la Francie Occidentale, au roi Charles le Chauve
- la Francie Orientale, au roi Louis le Germanique
- la Lotharingie (partie de l’empire comprise entre les deux royaumes ci-dessus) à l’Empereur Lothaire.

Ce dernier veut s’emparer de l’empire tout entier, et dans ce but il rassemble une armée considérable, « *infinitem multitudinem* » selon le comte Nithard, compagnon de Charles. Il la lance contre Louis qui se replie en Bavière. Apprenant que Charles venait au secours de son frère, Lothaire est contraint à se replier pour attendre les renforts que son neveu Pépin lui amène d’Aquitaine. Lothaire met alors le siège devant Auxerre pour s’assurer la maîtrise du pont sur l’Yonne, mais il doit le lever à l’approche des armées de Charles et de Louis. Se dirigeant vers la Loire, il s’arrête en Puisaye entre Fontaines et Fontenoy où Pépin le rejoint. Ayant établi son quartier général (probablement dans le lieu appelé depuis « Thabor »), Lothaire demande avec arrogance à ses frères, qui avaient installé leur camp au « Roichat » (situé près de Thury), de se soumettre à lui :

« Sachez que le titre d’empereur m’a été donné par une autorité supérieure, et que j’ai besoin de toute grandeur pour remplir ma charge ».

Charles et Louis récusent cet ultimatum et répondent que, toute espérance de justice et de paix étant perdue, ils recourraient le lendemain au jugement de Dieu, et qu’ils seraient prêts au combat deux heures après le lever du jour.

C’est ainsi que le 25 juin 841, après avoir fait occuper par une partie de leurs forces les collines du Défens situées face au camp de Lothaire, ils livrèrent bataille, à proximité du ruisseau de Fontenoy. La lutte fut alors acharnée et longtemps indécise entre ceux qui combattaient pour leur indépendance et ceux qui voulaient imposer leur domination ; seule une dernière attaque menée avec impétuosité par la cavalerie de Charles permit à celui-ci de réussir une percée. Elle provoqua un tel désordre dans l’armée de Lothaire, que ce dernier, qui avait été un moment sur le point de l’emporter, dut prendre la fuite et abandonner ses prétentions hégémoniques. Cette rude bataille avait fait des milliers de morts. Les contemporains ont raconté qu’il y en eut cent mille :

« Et tant y en eut d’occis de chaque coté, que mémoire ne recorde mie que il eut oncques en France si grande occision ».

Le traité de Verdun de 843, signé après cette bataille de Fontenoy, confirma le partage de l’empire de Charlemagne en trois de Louis le Pieux.

B - Bataille de Fontenoy (sud-est de Tournai dans l’actuelle Belgique) le 11 mai 1745

Le Maréchal de Saxe y flanqua une pâtée aux Britanniques du duc de Cumberland. Une fois n’est pas coutume ! C’était aussi une histoire de succession entre l’Autriche, alliée à l’Angleterre et la Prusse, alliées des Français. Bilan, ce sont les Français et les Anglais qui s’entretuaient (15000 morts) ! L’Histoire est parfois difficile à comprendre !

Moralité : des milliers de morts... pour rien. Comme beaucoup trop souvent dans l’Histoire !

Sources WEB : http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Fontenoy-en-Puisaye et http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Fontenoy

Nous quittons la Puisaye pour entrer en Auxerrois. Toujours des petites routes ombragées, quelques bosses assez comestibles et de gros bourgs sans grande dynamique apparente, comme Leugny, Diges ou Pourrain.

Nous contournons par l'ouest Auxerre, la cité de Guy Roux, le Bourguignon le plus célèbre actuellement, connu même par ceux qui ne sont pas footeux, car ce bon-vivant et beau-parlant adore paraître à la télé, pour donner son avis sur tout et vanter au passage les crus de Chablis. Qu'il profite de cette réussite pour remplir « un max » son compte en banque, car comme tout être sensé le sait bien, la mode passe vite et toute gloire est éphémère.

Ce contournement de la dynamique préfecture de l'Yonne ne se fait pas sans subir les assauts du trafic automobile. Il est 18h00. Tous ceux qui travaillent en ville et résident à la campagne (ou vice et versa, mais ils sont beaucoup moins nombreux) s'agitent et nous bousculent. Je sers les dents et même les fesses. Appoigny est proche... Pourtant nous tournicotons un bon quart d'heure pour localiser le Rêvotel où j'ai réservé une chambre. Il se situe à proximité du péage de l'A6, c'est-à-dire dans une zone réservée aux bagnoles et équipée de panneaux indicateurs piégeux. C'est le genre de secteur commercial où les cyclistes n'ont généralement rien à faire et où ils ne sont pas les bienvenus... Mais rien ne saurait nous empêcher d'atteindre notre but, fussions-nous contraints pour cela de prendre quelques voies à contresens...

Hôtel de rêve ? Pas tout à fait...

Accueil cordial et parfaitement professionnel, comme (presque) toujours dans ces chaînes hôtelières. Ce Rêvotel est un motel et notre chambre se trouve dans un bâtiment en rez-de-chaussée, presque en pleine nature. L'autoroute se trouve à quelques centaines de mètres à l'opposé, sans doute en contrebas d'un talus car nous n'en percevons même pas le vrombissement.

Nous avons juste le temps de faire nos ablutions et nos rinçages de linge, avant d'aller (à pied) jusqu'au restaurant où nous sommes accueillis par une jeune serveuse décolletée, aguichante et très décontractée. Elle n'a aucun mal à dresser elle-même notre menu (buffet d'entrées, andouillette gâtinaise et dessert glacé) et à nous faire découvrir une bière blonde de qualité dont l'originalité est d'être fabriquée à Sens. Nous aurions pu "tâter" du Chablis, mais je ne suis pas amateur de vin et nous sommes, Bernard et moi, très attachés à nos demis de bière vespéraux. Je ne sais plus quel "expert es bicyclette" a écrit un jour qu'il fallait « boire des bulles » après une journée de vélo pour faciliter l'élimination des toxines. Il pensait peut-être à l'eau gazeuse de type Badoit, mais nous avons compris bière et nous respectons cette médecine sans discuter.

Il fait encore chaud et le sommeil est un peu long à venir. Mais la nuit sera bonne.

Le bilan de la journée est très correct : 187 km et 1215 m de dénivelée verticale, pour une moyenne kilométrique (hors arrêts) proche de 23 km/h. Zef nous a bien poussés ! Il a tant de choses à se faire pardonner depuis ses vacheries de la semaine précédente...

Vendredi 27 mai 2005

D'Appoigny à Tonnerre (Yonne), en passant par Prugny (Aube)

131 km et 895 m d'élévation

Réveil "sans réveil" à 6h50, copieux petit-déjeuner "buffet" à 7h10 et départ à 7h30. Il fait très beau et la température est idéale. Nous sortons sans difficulté du labyrinthe pour gagner le centre d'Appoigny, petit bourg resserré au pied de la haute tour carrée de la collégiale St-Pierre. Curieusement, il y a de l'animation à cette heure matinale. J'ai remarqué que depuis la loi sur les 35 heures, les vendredis sont des jours plus dynamiques qu'auparavant. Il faut se lever tôt pour préparer les départs en week-end dès la sortie du boulot... vers 12, 13 ou 16 heures pour les moins bien lotis. Martine, la dame des 35 heures, aura quand même fait des heureux !

Je réussis l'exploit de me perdre dans Appoigny ! J'ai bien trouvé la rive gauche de l'Yonne, mais j'entraîne Bernard vers l'aval alors que le pont se trouvait à 300 m à l'amont. Deux kilomètres de rab dès le départ, je n'aime pas ça du tout.

Heureusement, la contemplation de la belle rivière – j'ai toujours eu un faible pour l'Yonne, le plus beau, le plus fougueux, le plus actif des affluents de la Seine⁵ - vient rapidement apaiser mes montées d'adrénaline. Nous la traversons sur un étroit pont métallique. Disciplinée par une série de barrages-seuils pour la rendre navigable, la belle est ici lascive et paisible, mais la présence d'un tronc d'arbre couché contre la pile centrale du pont témoigne des colères automnales ou printanières de cette capricieuse (cf. photos planche 13b).

Notre promenade est fort agréable en cette matinée sans vent et sur des routes sans difficulté, mais néanmoins sans monotonie. Nous traversons plusieurs villages, assez coquets et opulents, avant de rejoindre la vallée de l'Armançon que nous traversons à Brienon.

Par la même occasion nous passons de l'Auxerrois en Pays d'Othe, ultime Pays de France de ce Rayon. Cette région, au substratum de calcaire tendre, présente beaucoup de ressemblance avec le Pays des Tilles au nord de Dijon : relief de collines arrondies couvertes de forêts, vallons quadrillés de champs cultivés et de prairies, quelques gros villages. Nous y entrons en douceur par la grâce d'une charmante petite vallée – la Brumance – que nous remontons sur toute sa longueur. Beaucoup de pommiers et quelques troupeaux de vaches (hollandaises ?) dont le pis gonflé renferme la matière première du fameux Saint-Florentin. Au bout de cette vallée, avant le village de Sormery, la route se redresse soudain. Nous sommes désormais dans l'immense forêt d'Othe. Solitude, fraîcheur, bonheur.

Les "grandes oreilles". De qui ?

A la sortie de la forêt, nous entrons dans le département de l'Aube, donc en région Champagne-Ardenne, mais néanmoins toujours dans le Pays d'Othe. Divisions administratives et régions naturelles n'ont jamais été en bonne adéquation. Court arrêt dans le village de St-Mards-en-Othe pour en photographier l'esthétique clocher de bois et de zinc (cf. planche 13c). Et autre arrêt quelques kilomètres plus loin, à la sortie de Bercenay-en-Othe pour contempler les "grandes oreilles" du Centre de télécommunications spatiales, nid technologique et futuriste blotti au cœur d'un immense désert de verdure (cf. planche 13d). Mais elles écoutent qui ces gigantesques paraboles ? Les Martiens ? Les méchants terriens terroristes ? Nos ennemis supposés ou nos amis politiques ? Et à qui appartiennent-elles ces oreilles indiscretes ? à Chirac ou à Bush ?⁶

Six kilomètres et deux bosses sévères plus loin, nous entrons à Prugny (km 74), tête de ce Rayon. Gros village en apparence, mais pas le moindre commerce pour tamponner nos cartes de route. Il est 11h45 et la mairie est déjà fermée.

5 d'ailleurs, si j'avais eu mon mot à dire dans cette affaire, l'Yonne serait Le fleuve et la Seine l'un de ses affluents ! Il n'y a pas photo en termes de richesse en eau entre la riche rivière morvandelle et le pauvre cours d'eau châtilonnais.

6 rien de tout cela en réalité : Bercenay-en-Othe abrite depuis 1978 un téléport (centre de télécommunications spatiales) qui compte aujourd'hui 18 antennes dont le diamètre va de 1,5 m à 32,5 m. Les principaux réseaux couverts sont : Intelsat, Eutelsat, Arabsat, NSS, Telecom2. (Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bercenay-en-Othe>)

Nous ne traînons pas car la journée n'est pas finie. Nous devons aller jusqu'à Tonnerre (à 55 km) pour prendre le train qui nous ramènera à Beaune. Nous avons certes très largement le temps puisque ce Corail part à 17h55, mais on n'est jamais à l'abri d'une défaillance mécanique, nos randonneuses Berthoud fussent-elles de très solides machines. Patrick Plaine devra se contenter d'un cliché de Bernard devant le monument aux morts de Prugny (sur lequel nous avons relevé la mention « *Hommage à René Cléry* », un enfant du pays sans doute, mais dont nous ne saurons rien) et d'une photo de moi devant le panneau du village (cf. planche 13e).

Retour dans nos foyers

Allez, go ! Nous pensions casser la croûte à Prugny. Ce sera dix kilomètres plus loin à Bouilly, où un cafetier serviable va nous chercher deux sandwiches à la boulangerie. Nous les consommons avec nos demis traditionnels et nous les complétons d'une trilogie grand café/Mars/Magnum chocolat à la fois calorique et anti-somnolence.

Nous repartons pleins de fougue pendant une dizaine de kilomètres sur la désagréable N77 (route de Troyes à Auxerre), puis nous reprenons notre petit rythme de croisière pépère et semi-somnolent sur les petites routes du Chaourçois, région d'élevage, très verte, très humide et fortement boisée. C'est ici que l'on fabrique le Chaource un fromage de belle réputation. Nous apprécions les nombreux passages en forêt et le relief modéré. Nous faisons un dernier arrêt photo à Lignièrès, attirés par la solide église et son curieux clocher (cf. planche 13f).

Après une rapide plongée sur la vallée de l'Armançon au niveau du village de Tonchoy, nous quittons vite la D905 (ex N5) pour rejoindre les routes ombragées de la rive gauche et gagner à une allure de baladeur la gare de Tonnerre. Il fait très, très chaud et nous n'aurons pas le courage d'aller promener nos sacoches dans le centre de la ville. Nous nous réfugions sur un banc à l'ombre épaisse des platanes de la promenade justement située en face de la gare. Le journal L'Equipe et les allers et retours de lycéens chahuteurs ou roucouleurs occuperont agréablement les deux heures d'attente du train qui arrivera à l'heure. RAS pour le voyage de retour, ponctué par un gros bisou de nos épouses respectives, venues attendre leur aventuriers (?) en gare de Beaune.

Cette journée se solde par un total kilométrique de 131 km et une dénivellation de 895 m. Etape courte et sans fait marquant, sinon la forte chaleur vespérale.

Le Rayon Bruère-Prugny n'est certainement pas le plus intéressant de la collection. Relativement facile avec ses 261 km (à mon compteur) et ses 1.785 m de dénivellation (à mon altimètre Suunto), il comporte beaucoup de longs secteurs plats et rectilignes au départ, puis des terrains plus vallonnés mais avec des paysages rarement enthousiasmants. Peut-être parce que nous les connaissons trop bien pour les pratiquer lors de nos fréquentes sorties dans le Dijonnais ou l'Auxois, sans doute parce qu'en comparaison avec les paysages de la Montagne limousine, la lutte est trop déséquilibrée. Pourtant, sachant qu'il y a encore beaucoup plus monotone dans les interminables plâtitudes de la Beauce, je lui donnerai une note un peu supérieure à la moyenne...

Nous en terminons avec cette longue randonnée commencée à Dunkerque, compromise à St-Maixent l'Ecole et sauvée par deux Rayons de la « roue de Patrick ».

Rédigé à Beaune en mai 2005

à suivre « Leçons d'Histoire en Val de Loire », au chapitre V...